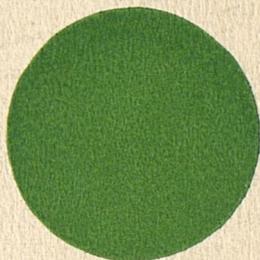


ODILON-JEAN PÉRIER

# NOTRE MÈRE LA VILLE

POÈMES  
1921-1922



Editions du « Disque Vert »  
PARIS - BRUXELLES



MLP 245





A Robert Goffin

tibi faune

O J Perier

DU MÊME AUTEUR :

**NOTRE MÈRE**

**LA VILLE**



**DU MÊME AUTEUR :**

***LE COMBAT DE LA NEIGE ET DU POÈTE***

Poème dédié à un ami

1920 — Hors commerce

***LA VERTU PAR LE CHANT***

Poèmes

Oscar Lamberty — 1921

ODILON-JEAN PÉRIER

# NOTRE MÈRE LA VILLE

POÈMES

1921-1922

Editions du « Disque Vert »  
PARIS - BRUXELLES

COLON-JEAN FÉRIER

NOTRE MÈRE  
LA VILLE

JUSTIFICATION DU TIRAGE

O-J. P.

Limité à 20 exemplaires (1-20)  
sur papier de Rives, ornés d'un  
portrait de l'auteur par lui-même  
Et 400 (20-400) sur papier d'édi-  
tion dont les 100 premiers hors  
commerce, cet ouvrage fut achevé  
d'imprimer sur les presses de  
l'Imprimerie Industrielle et Financière,  
à Bruxelles, le 15 août 1922.  
Le présent exemplaire est justifié :



DÉDICACE  
DU POÈTE A SES AMIS

*« Nous ne sommes que deux ou trois hommes  
Libres de tous liens  
Donnons-nous la main »*

*Guillaume Apollinaire.*

DEDICACE

DU POÈTE A SES AMIS

P. P.

Il est d'usage de consacrer  
à ses amis un ouvrage  
qui leur est dédié.  
C'est un honneur que l'on ne  
peut refuser à ses amis.  
C'est un honneur que l'on ne  
peut refuser à ses amis.  
C'est un honneur que l'on ne  
peut refuser à ses amis.  
C'est un honneur que l'on ne  
peut refuser à ses amis.

PARIS

## Dédicace du poète à ses amis

*Enfants du monde nous fûmes quatre dans cette ville peut-être  
Mais trop de maisons lumineuses* [enchantée.

*Comme des cages,*

*Trop d'avenues où lamente la prodigieuse pluie,*

*Une beauté trop fourmillante*

*Nous blessant*

*Nos anges gardiens qui étaient de petites filles*

*S'assirent devant les parcs publics,*

*Paradis creux.*

— *Nous y attendrons la vieillesse.*

— *Toi, l'homme des collines!*

*Plusieurs jardins glacés te distinguent de nous :*

*Tu existes,*

*Seul,*

*Avec une chatte et une théière.*

*Tu connais les ruses du silence et la règle de jeux perdus.*

— *Ne l'interrogez pas, il ment par politesse.*

*En secret je le nomme : véridique.*

*Toi, l'homme des champs!*

*Mène-nous à l'école :*

*Elle est solitude en plein air, louange du temps, délivrances.*

*Merci, Merci, toute vérité est ironique,*

— *Enseignes-tu.*

*Homme nu, charmeur d'animaux...*

— *En secret je le nomme : Faune.*

*Toi, l'homme des faubourgs !  
Ronge la vie comme un ver à soie les mûriers,  
Vieux papillon ! — Tu aimes trop les hommes vides :  
Ils rendront amer ton vin pur,  
— O sage fabricant de bombes  
Es-tu seul à te dire sage ?  
— En secret je le nomme : abeille.*

*Ah mes amis, fils de la ville, notre mère est ingrate et faible,  
Toute jeune, — toute jeune...  
Qu'y a-t-il de moins raisonnable que notre grande amitié ?  
Heureusement,  
Promenons-nous par le Monde :  
Tous les lauriers sont cueillis.  
Chantons, taisons-nous, sourions, tenons des discours anarchistes.  
Mouvement, méditation : marées.  
Il n'y a plus de providence  
Il n'y a plus de beaux projets réalisables  
Il y a le Bonheur à prendre dans ses bras.*

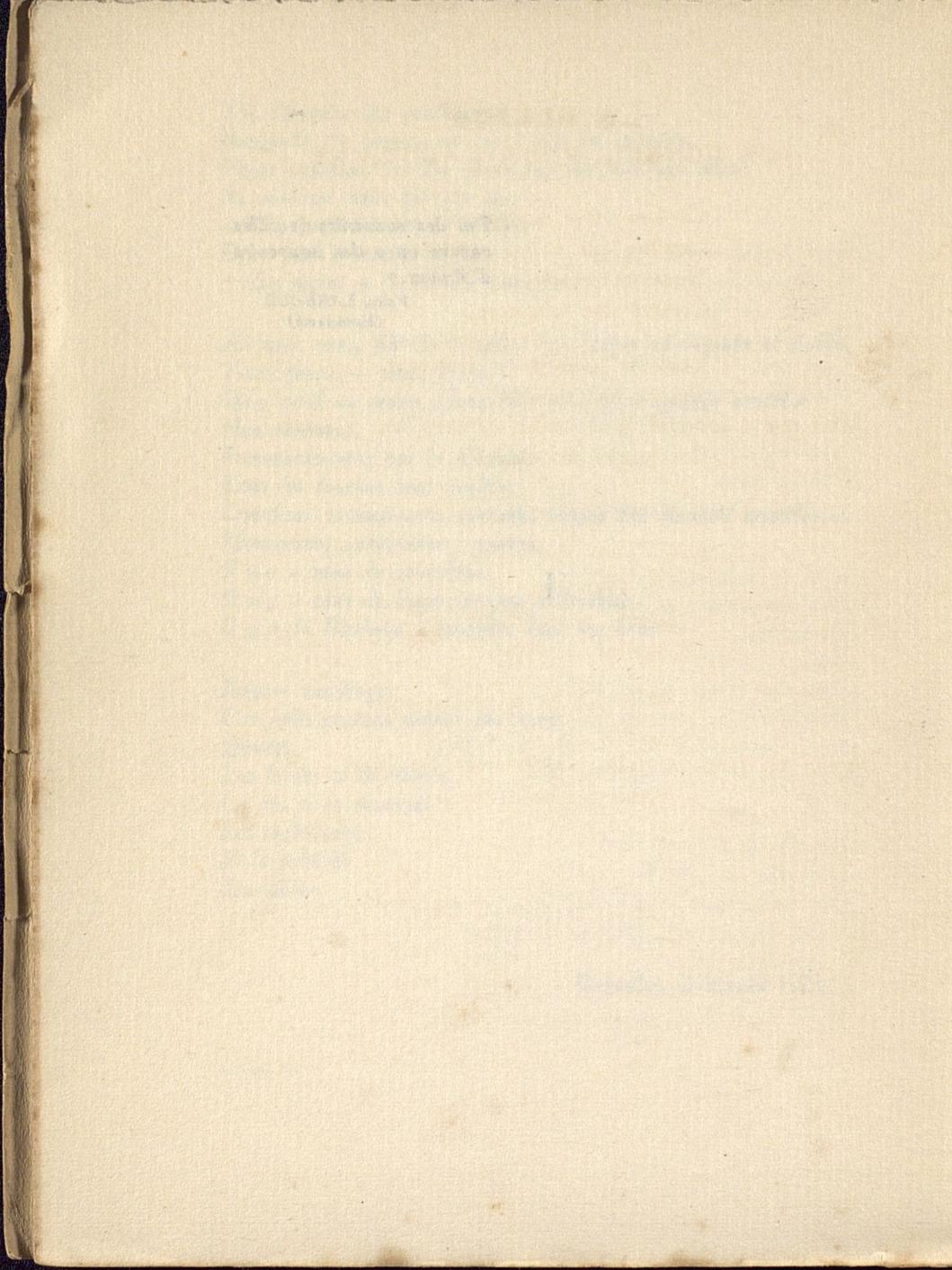
*Faisons naufrage.  
Car nous portons autour du corps,  
Bouées,  
Les bruits et le silence,  
La vie et le sommeil,  
Les multitudes  
Et la solitude  
Des villes.*

Bruxelles, 2 février 1921.

« J'ai des souvenirs de villes  
comme on a des souvenirs  
d'Amour. »

Valery LARBAUD  
(Barnabooth)

I



## La source

(UN CONSEIL POUR L'AUTOMNE)

Grenier, forte saison,  
Octobre aux belles pommes  
Nous te respirerons  
Comme une venaison.

Couleurs, silence — Automne  
Bercez mes passions :  
Mais que n'apportez-vous, même impures, aux hommes  
Ces larmes monotones ?

Bois : cette eau solitaire  
Cet or silencieux.  
— Quelle santé légère  
Te soulève, t'éclaire !

— Mais que tu te sens mieux  
Un homme, et sur la terre,  
Ayant bu dans tes mains, ayant ouvert les yeux  
— Ayant touché à Dieu.

La source  
(UN CONSEIL POUR L'AUTOMNE)

C'est en l'été saison,  
Ombre aux belles pommes  
Nous te respirons  
Comme une vision.  
C'est en l'été — Automne  
Bonne mes passions :  
Mais que n'appréhendez-vous, même inquiet, aux heures  
Ces larmes monotones ?

Pas : cette eau soignée  
Est ce à l'automne.  
— Quelle santé légère  
Te soignes, l'éclairci ?  
— Mais que tu te soignes  
Un homme, et sur la terre,  
Avant de dans tes mains, avant d'avoir les yeux  
— Avant touché à Dieu.

## Chute

Ah ! berce un peu ce faux désastre...  
Ces chutes nous les acclamons !  
Ton genou brisé touche un arbre,  
Il lui pardonne son orgueil.

— Mais veux-tu donc un autre cri ?  
— Mais cherchons-nous un autre monde  
Où le bonheur se casse et tombe  
Sous maintes gloires entêtées.

Mon ami, semblable aux orages,  
Se gonfle de joie et de sang.

— Cessez cet hymne qui m'outrage !  
Je ne suis pas un prisonnier.

## Chute

Ab! parce un peu ce faux désastre...  
Ces chutes sous les escaliers !  
Ton genou blessé touche un arbre,  
Il lui pardonne ses orgues.

— Mais vous-les deux en suite ça ?  
— Mais c'est-à-dire sous les autres marches  
Où le pied se casse et tombe  
Sous maintes autres existences.

Mes ami, scabieusement aux orgues  
Se gâche de pain et de sang.

— C'est cet homme qui est dérangé ?  
Je ne suis pas un écrivain.

## Les poètes sont en paix

*Midi*

Comme une table de marbre  
Toute flamme et tout désir,  
Comme de l'or dans un arbre,  
Secoué par le plaisir,

Rions ! Si la poésie  
Renaît ce soir de mon sang :  
C'est le ciel qui s'y allie  
Par ce sanglot déchirant.

*Sept heures*

Le ciel et de pauvres maisons  
S'ouvrent au fond de ma fenêtre.  
— Divinités de la saison  
Ce sont des figures de neige.

Or tout s'est tu pour me tenter :  
Ma voix n'est pas assez limpide.

— Dieu vous a dit la vérité ;  
Comme son poète est paisible...

*Minuit, ailleurs*

Oui. La sagesse tient  
Dans une de vos mains  
— Mais qu'allez-vous en faire ?

— Je suis son colombier.  
Elle aime à se poser  
Dans une vie légère.

Philosophie, oiseau  
Des lauriers, tente l'eau  
Méditante tranquille  
Où l'âme est immobile,  
— Comme un poète enfant  
Caresse en s'y berçant  
Quelque ombre élyséenne.

Plumages plein de jour !  
Visages de l'amour !  
Colombes léthéennes !

Sagesse, Poésie,  
Me quittez-vous encor ?

— Plus graves que la Vie.  
Plus pures que la Mort.

## Le sage humilié

J'ai abîmé l'enfant de votre cœur  
(Y fallait-il cette présence triste?)  
Mais, évadé, sourire sans grandeur,  
Comment prouver que tout ce Monde existe?

— Et toi, mon corps, enfant que j'abandonne  
Par tous tes sens tu montres des désirs!

— Et toi, Sagesse, un poète s'étonne  
Que pour si peu l'on vienne t'endormir.

Si Dieu est mort dans les hommes qui rient,  
Nécessité, tu protèges nos arts.

Tant pis! Je suis enchanté de ma Vie,  
— Et je m'étire au milieu du brouillard.

La sage nautille

Le digne l'ordon de nosseur  
Y habitez vous poussez habitez  
Mais d'allez vousse sans gendarme  
Comme poussez que les le digne habitez  
— Et les nosseur habitez les digne habitez  
Par les nosseur les digne habitez  
— Et les digne habitez les nosseur habitez  
Que pour si peu les nosseur habitez  
Et digne habitez les nosseur habitez  
Nécessaire les nosseur habitez  
Tant que les nosseur habitez les digne habitez  
— Et les digne habitez les nosseur habitez  
— Et les nosseur habitez les digne habitez

## J'ai bu du rhum

Joie ardente, corps nouveau  
Hors des vagues de la danse  
Vive enfin ta violence  
Ton orgueil et tes sursauts !

Ah, mon plaisir ! il te faut  
Adorer avec silence,  
Tout cet été qui s'élance  
Qui s'épuise dans les eaux !

C'est le rôle de ma vie :  
Miracle ! Je simplifie  
Jusqu'aux songes de l'Ether,

Et d'une cîme enflammée  
Voici ma terre sacrée  
Belle comme un œil ouvert !

l'air de l'hum

les autres corps  
Hors des regards de la main  
Vive sans la violence  
Ton regard et les moments

Alors, mon plaisir il se fait  
Adorer avec silence  
Tout est fait que d'élancer  
On s'écarter dans les ombres

C'est le rôle de ma vie  
Moi-même je m'efface  
Jadis aux regards de l'Éternel

Et d'une main enflammée  
Vive les jours sereins  
Belle comme un ciel ouvert

## Mon corps

Corps violent, redoutable, honteux,  
Corps de poète habitué aux larmes,  
Qui te secoue ainsi, qui te désarme ?  
(Bruxelles dort orné de mille feux)

Dans le pays de la bonne souffrance  
(Rappelle-toi cette maison des champs)  
Archange infirme ivre de ton silence,  
N'attendais-tu qu'un amour plus pressant ?

On connaît bien le gouffre où je me penche,  
La Muse morte y couche entre ses dieux.

Regardez tous (c'est une page blanche)  
Et enterrez les poètes chez eux.

Mon corps

Cette robe redoublée, buston  
Ces de pieds légers sur laines,  
Que se souvenaient que le diable  
L'entraîne dans tout de mille fois

Tout le pays de la bonne enfance  
L'entraîne-voilà dans les champs  
Avecques l'âme de son silence,  
N'attendait-elle un autre que présent

On connaît bien le gendre ou le neveu,  
La main morte y croque entre les doigts

Regardez bien (c'est une page blanche)  
Et attendez les poètes chez eux

## Art poétique

Je fis ce masque pour mes frères  
Avec l'or que j'avais volé  
(Dieu des chanteurs, ami sévère)  
A ma vieille sincérité.

Que leurs dédains m'ont réjoui !

— Toute ma vie agenouillée.  
Un dieu s'y est épanoui  
Comme une rivière emportée.

On peut revivre ! On peut se taire...

O éternité sans reccurs  
Selon ta flamme solitaire  
Ma lyre a dit ce mot d'amour.

Art poétique

Il n'est ce langage pour nos jours  
Avec l'or des vieux vers  
Dont les charmes ont séché  
A nos vaines études

Que tout débute à son retour

— Tous les vers sont épuisés  
La prose y est épuisée  
Comme nos vaines études

On peut dire que l'on peut en dire

Où l'on voit tout secouru  
Sous sa forme sécher  
Mais plus à dire ce vers épuisé

## Découverte de l'évidence

La vie est simple. Je dis  
Que nous ignorons sa grâce,  
Masque transparent, visage  
Ridicule, tu souris.

Toi, frère des champs, merci :  
La vie est à ton image.  
Parle donc, pour être un sage.  
Soyons plus forts que l'ennui.

J'enferme les vieilles Muses,  
Car ces filles ont des ruses  
Terribles et sans beauté.

Vite en cage ! — Moi, j'existe  
Et je vois avec fierté  
Qu'on ne saurait être triste

Aux Jardins que j'ai plantés.

# Decouverte de l'évidence

Le vie est simple, la vie  
Que nous ignorons se vider  
Méditer toujours est sage  
Méditer se vider  
Le vie des choses vider  
Le vie est à son usage  
Fais donc pour être en sage  
Fais plus vite que l'ennemi  
Fais donc les choses vider  
Car les choses ont des vider  
Fais plus vite que l'ennemi  
Fais en sage — Mais l'ennemi  
Et se vider avec l'ennemi  
Que se vider avec l'ennemi  
Aux choses que se vider

*« Porte un toast au silence et souffle sur ton feu ;  
Renflamme ton amour à la dernière braise. »*

*André SALMON*

*(Le Manuscrit trouvé dans un chapeau.)*

II

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY  
540 EAST 57TH STREET  
CHICAGO, ILL. 60637

11

## Cantique

### DE L'ENFANT PRODIGUE

Ah, dans le soir ou je plonge  
Recueillès-je assez de feu  
Pour alimenter un songe  
Qui se passe d'être Dieu ?  
O Douleur tu me contentes  
Sinon pourquoi cette attente  
D'un miracle extérieur ?  
Dis, c'est ton sang que tu pries !  
— Où vas-tu chercher la vie ?  
Vois : cette main sur ton cœur.

Cher démon, fidèle Muse,  
Me laisses-tu pour longtemps ?  
— Parfois un arbre, qu'abusent  
Plusieurs jours de faux Printemps  
Verdoie ou fleurit, candide,  
Et formant des fruits limpides  
Aussitôt les voit geler.  
— Ainsi, que cette ode vive !  
Oui, ma récolte est hâtive,  
— Mais puis-je ne plus chanter ?

Vais-je fendre seul enfin,  
Muse, un hiver si tragique ?  
Non ! rends-moi comme du vin  
Tes baisers philosophiques !  
Viens encore à mon secours !  
— Temps, précipite ton cours ;

Nuit, sois encore plus amère :  
Que la marche de mon dieu  
Que sa bouche, que ses yeux,  
Me soient des coups de lumière.

Quelqu'un me dit : " Fais au jour  
Libation de ces cendres  
De ton esclave, l'amour,  
Tu as bien mieux à apprendre ! "  
— Et si j'échappe une nuit  
A ce sort — à cet ennui —  
Chrysalide résistante,  
Salut ! à ma vérité  
Mon aurore et ma santé,  
Toutes les Muses vivantes !

## Désastre

Une forêt d'anges  
Sonne et marche : c'est un orgue.  
Des brouillards se fendent  
Sur toute ma ville en loques.

Dieu ! le triste corps  
Entre ces murs, sous ces cordes !  
Décombres. Décors.  
Remettons la mort en ordre.

A moi ! Cité nue,  
Comme une mère tarie  
Qu'écrase la vie,

A moi ! Ville mal vaincue  
Jaillissez au jour !  
— Je vous sauve par l'amour

Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.

## Mort d'un Dieu

On meurt dans la pluie.  
La Douleur du Nord  
Aime ce décor  
En saisons pourries.

Pégase y est mort  
Une nuit de pluie.  
Pourquoi, Poésie,  
Ce cri vers le Nord?

Les ailes cassées  
Dans des cheminées  
Saigne l'ange lourd :

O ville épuisée  
Qui t'es couronnée  
Du corps de l'Amour.



## Connaissance de l'ivresse

O douleur chevelue adossée au comptoir  
Du vieux cabaret ou je fume  
Belle dame dorée emprisonnant le soir  
Dans cette lyre qui s'allume :

Dans la flute de Pan que forment rayonnantes  
Les limonades, les liqueurs,  
A l'aimable madère et aux honteuses menthes  
Vos yeux empruntent des couleurs.

Madame ma douleur d'alcool auréolée  
Lève de paresseuses mains :  
Reverrons-nous enfin ce corps dans la fumée?

— Cependant qu'aux lueurs du vin  
Une Muse déjà mortellement blessée  
S'enivre et hurle comme un chien.

Connaissance de l'histoire

Il faut d'abord savoir ce que  
Le mot d'histoire est  
C'est une science qui étudie  
Les faits du passé et les  
Causes qui les ont produits  
Elle se divise en plusieurs  
Parties : l'histoire naturelle  
Et l'histoire civile  
L'histoire naturelle est  
L'étude de la terre et  
Des animaux qui y habitent  
L'histoire civile est  
L'étude des actions des  
Hommes et des peuples  
Elle se divise en l'histoire  
Générale et l'histoire  
Particulière

## Sarah

Paysage contre l'auto :  
Quelle figure gigantesque !  
— Ce paysage rit tout haut.  
Il me reste un rôle grotesque.

La peur me caresse les cuisses,  
(Cette amazone aux mains de cuir)  
Je suis nu sous plusieurs pelisses  
Que ta honte me fait plaisir !

Comme envahi par le génie  
Autour de toi, fille, incendie,  
Tourne un pays passionné.

L'amour dore, cuit ton visage :  
Et tu le rouvres ensanglanté  
Aux morsures du paysage !

247

Parque dans l'air  
Quels sont les regards  
— Ca parait un bon jour  
Il me reste un bon souvenir

Le jour est calme et clair  
(C'est un moment qui me va de bien)  
Je suis en son plaisir  
Que la nuit me fait plaisir

Comme quand on se repose  
Après de tes fils, m'importe  
Tant que tu sois content

Je n'ai plus rien de toi  
Et tu es si heureux  
Aux moments de repos

## Guérison

Le gazon nourri des vertes banlieues,  
Ma forêt d'amour aux chemins vernis,  
Sont tout pénétrés d'une pâte bleue  
— D'un azur solide ou planter des nids.

Fuyons les pays que leur gloire encombre  
(Quel désert superbe on ferait ici)  
Nous irons au bois fouler le décombre  
De tout ce laurier cher à mes amis

Il faut mettre au vert notre poétique.  
Ne te grise plus de métaphysique,  
Laisse épanouir ton corps triomphant.

Tout s'arrangera si tu es bien ivre !  
Muse des taillis qui ris de mes livres,  
Allons dans les bois te faire un enfant.

QUESTION

Le grand monde des jeunes hommes  
Le petit monde des jeunes femmes  
Les deux sexes se réunissent  
— Et se regardent en silence  
L'air est doux et le jour est clair  
Le vent se lève et se calme  
Le soleil se lève et se couche  
Le monde est plein de bonheur  
Le monde est plein de tristesse  
Le monde est plein de tout  
Le monde est plein de rien  
Le monde est plein de tout et de rien  
Le monde est plein de tout et de rien

## Le retour de la Muse

Des roses sèches, du tabac et de la pluie.  
Voici que je vous tiens mon terrible plaisir !  
Une odeur de cuir neuf enveloppe mes livres ;  
Chantons mes volontés mes papillons de nuit.

Grand dieu, quelle paresse ! Erato, lourde fille  
Cuve dans un fauteuil le soleil de ses vignes.  
Je la cravache avec les cordes de la lyre :  
Et regardez danser ma Muse au vaste cri !

Dans le chant de l'averse et des feuilles, plus vite,  
Tourne, corps musical de la déesse vide.

Plus vite ! Je te hais pour tes gencives rousses,  
Folle, je me nourris de ta folle fatigue !  
Quand je rouvre tes dents pour y chercher ma vie  
L'eau amère du chant me remonte à la bouche.

Assez ! Viens dans mes bras, ressuscitons encore :  
Je serre contre moi toute Erato sonore.



## Mon Pays

La Ville est dans ma chambre :  
Ce fauteuil est un port.  
Avez-vous vu mes lampes  
Mes mâts et mes bateaux ?

Le tabac et les vagues  
Chantantes du ciel noir,  
Le jeu, le bruit des algues  
Aux vitres, mes miroirs,

Tout m'y plaît, m'y agrée :  
J'y respire un bon air  
Léger comme un beau vers.

O ville ravagée  
Restez dans ma maison  
Qui n'a qu'une saison.

Blank Page

## Équilibre

Mer aux dunes mélangée  
Toute la lie argentée  
Qu'une atmosphère agitée  
Laisse aller de son cristal —,  
Tu représentes ma vie  
A toute autre réunie  
— Quand la paix est rétablie  
Dans ton règne occidental.

Sombre pin, bête brûlée,  
Forte forme déroulée  
Sur la campagne salée  
Et calme comme un canal,  
— Tu es ma philosophie  
Aujourd'hui pure et unie  
Mais demain tout envahie  
Par un délire fatal.

Mer aux arbres parallèle,  
Forêt maritime, telle  
Qu'un peuple cuirassé d'or,  
Sagesse — la plus réelle —,  
Ou cette vie infidèle,  
Il faut y perdre un trésor.

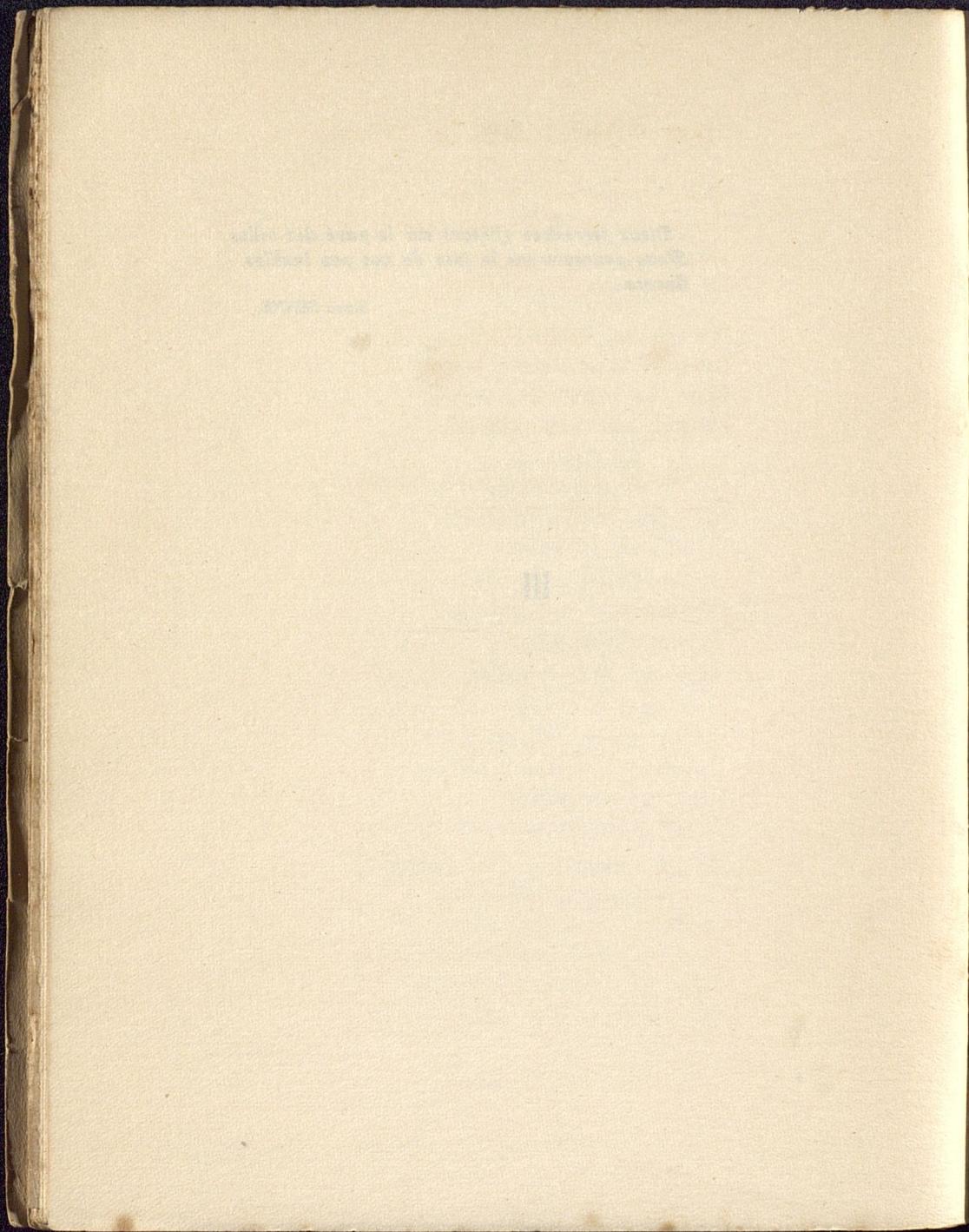
Choisis, décide ! — Ou resserre  
Le nœud qui te désespère :  
Adore-toi dans ton corps.  
— Ceux qui brûlent leurs navires  
Ceux qui détruisent leurs lyres  
Se retrouvent à ce port.



*« Dieux terrestres glissant sur le pavé des villes  
Nous poursuivrons le jour de nos pas inutiles,  
Encore...*

*Simon SENNE*

### III



## Le chant de la pluie

Que le poète sorte et joue :  
Il n'est pas de Ville sans pluie.  
Dans l'air humide je secoue  
La cendre de mes poésies.

Il s'agit de *vivre*. — Vraiment ?  
Criez : " Je suis seul ! Je vois clair "  
Mais que scintillent gravement  
Le ciel, notre route, l'hiver...

— Ouvrez les yeux : il est Minuit  
C'est ma sagesse qui gémit.

Le chant de la glorie

Que la gloire soit à nous :  
Il a été par de Vile sans gloire  
Dans l'un des premiers se temps  
Le chant de nos peuples

Il a été de nous — Vainement  
C'est : Je suis seul je suis seul  
Mais que vraiment vraiment  
Le ciel nous nous l'honneur

— Ouvre les yeux : Il est présent  
C'est un espoir en gloire

## Le chant des rues

Ami de la Cité; que tu es sédentaire. —  
Ensemble allons revoir toute ma ville amère  
Comme une fiancée.

Bonjour, brouillard chéri, eau vive des vitrines,  
Arbres! Lampes! Chemins! Terre folle et divine  
Aux feuillages blessés.

Je te salue o Monde avec ma solitude.  
Hélas, je vous salue esprit des multitudes,  
Amour désespéré...

Le chant des roses

—  
L'âme est la fleur qui se détache —  
L'âme est la fleur qui se détache —  
L'âme est la fleur qui se détache —

Le chant des roses  
Le chant des roses  
Le chant des roses

Le chant des roses  
Le chant des roses  
Le chant des roses

## Indulgence des Parques

Pour ma sœur aux grands yeux dont les jambes nourries  
Au soupirail doré de la boulangerie  
S'écartent, recevant dans toute sa chaleur,  
Odeur du pain chéri, votre sombre douceur;

Pour cette autre — qui vint de places plus honteuses  
Secouer à son bras un voile d'eaux fumeuses  
(Afin qu'il se reprenne à ce jeu méprisé)  
Sur notre amour lui-même, ignorant et brisé;

Pour cette autre — adorant une ombre délectable  
Et le sel de ses jours éperdu sur le sable —  
Plus pure que ses sœurs — plus inhumaine, hélas!  
Pour les Parques chantons, nos fruits entre les bras.

— Mais qu'on enseigne aux Dieux le charme de la Vie,  
Et laissez mourir seuls ceux qui ont cette envie.

# Indulgence des Papes

Pour les âmes des âmes qui sont en purgatoire  
Au moment de la mort de la personne  
Surtout, quand elle est en danger  
Où de plus elle est en danger

Pour les âmes qui sont en purgatoire  
Surtout, quand elle est en danger  
(C'est de là que viennent les âmes)  
Sur elles nous avons une grande pitié

Pour les âmes qui sont en purgatoire  
Et de plus de nos jours il y a de plus  
Pour les âmes qui sont en purgatoire  
Pour les âmes qui sont en purgatoire

— Mais que nous faisons pour les âmes qui sont en purgatoire  
Et surtout quand elle est en danger

# Les Dieux dans la Ville

(5 haï-kaïs)

Sous des fruits glacés  
Bacchus rit à belles dents :  
Il se rafraîchit.

Cœur battant. Cœur trouble.  
Eros aime les faubourgs  
Les tonnelles grises.

Que c'est imprudent !  
Pandore ouvre son corsage.  
Maints péchés battent des ailes —  
— Serre dans tes bras  
Une volante espérance...

Jeunes femmes rousses  
Pourquoi ce sourire épars ?  
— Mais c'étaient les Parques.

Honorons les dieux :  
Cette neige dans ma ville  
Est à leur image.

Les Odeurs dans le Village

de la nuit

Pour les jours glorieux  
Bonne et belle odeur  
Il se réveille

C'est comme une odeur  
L'air est si doux  
Les parfums sont

Qu'il est agréable  
Parfois on se réveille  
Même quand on dort —  
— dans une odeur  
Les parfums sont

Parfois on se réveille  
Parfois on se réveille  
— dans une odeur

Parfois on se réveille  
C'est comme une odeur  
Et il se réveille

## Déclaration du fantassin

Soldat d'infanterie, fiancé de la terre,  
Ainsi que sous le poil une tête profonde,  
Ton corps a reconnu son bien dans la bruyère :  
D'une main tu saisis comme la terre est ronde.

Vieille amour, chose humaine et composée de morts,  
Je me suis consolé de toi, semblable aux femmes  
On n'est pas tout les jours si paisiblement fort  
— Et que ma pauvreté me mêle au paysage. —

Que tous ces fusils neufs sont beaux dans les épines !  
La terre tourne. Vénus marche sur la Campine ;  
Elle apporte aux soldats le pain bis et le lait.

— Mon ventre sur le tien, nos cœurs en équilibre —  
Vers onze heures le ciel nous tomba sur le dos :  
Nous fûmes fortement unis par ce fardeau.



## Les saisons de Bruxelles

### RUINE

Flamme, église de fer, tombeau, bois de la Cambre !  
Toutes les îles d'or que tu fis en Novembre  
S'effondrent d'un seul coup par le glaive rouillé  
Que brandissent les dieux sur ton front dépouillé.

Ainsi mes passions ont perdu leur chaleur.  
Il leur parle, je les attends comme un voleur :  
Orgueil reconnais-moi ! Toi, Sagesse inhumaine !  
— Vous riez sans répondre au milieu de vos chaînes.

### AVALANCHE

Admirez-moi, Mademoiselle.  
— Rousse comme un violoncelle,  
Pure comme un verre de sang —  
Mais, dieu ! ce pas éblouissant  
— Ou cette aile qui se délivre !  
— C'est une explosion de givre.

### SIESTE

Quelle joie o poirier fleuri comme un jet d'eau !  
Terre-à-toucher. Herbe-où-s'étendre. Temps-à-perdre.  
Muses partagez-vous mes roses et mon pain :  
Nous avons bien gagné ce petit intermède.

## SANTÉ

Je marchais au milieu de choses mal unies,  
Demandant à l'été la raison de mes pas.  
— Ne puis-je enfin chanter sans y perdre la vie?  
— Mes amours quand je ris ne me connaissent pas.

Beau jour sobre et profond comme un marbre sauvage,  
Que vos angles dorés m'ont donné de secours !  
Tant de perfection fait aimer son ouvrage.  
Tant de limpidité détourne de l'amour.

## XIV petits airs pour un cortège païen

### I

Voyez ces roses, bonshommes :  
Un dieu est leur jardinier.  
Mais à peine se consomme  
Une nuit de mon été :

EROS ouvre mes fenêtres  
C'est le plus savant des maîtres.

### II

VÉNUS! Tu sors de la mer  
Sur la plage de mes vers.

### III

Mais si le grand PAN est mort  
Poète, ou est votre port?

### IV

Toi qui cours dans les rochers!  
— Prends les flèches, le sourire,  
Et le vertueux délire  
De la reine des archers :  
C'est DIANE la vivante  
Qui a la mort pour suivante.

### V

Foi! Tu lèves du coffret  
Dont PANDORE eut le secret.

## VI

Nous chantons. Le monde est nu,  
C'est un enfant de la lyre.  
Mais l'azur bat et soupire  
Comme un sein souvent ému,

Cependant que l'on déchire  
ORPHÉE du mortel empire.

## VII

Ce bûcher roulant de l'or  
Et des cendres, qu'il éclate.  
Un lion y tord ses pattes,  
C'est prier en vain la mort :

Ces feux même te déploient  
Vieil HERCULE, dieu des Joies.

## VIII

APOLLON ! J'entends claquer  
Ta cravache sur l'été.

## IV

Toi ! le soleil te ligotte  
Au tronc jaune de mes bois.  
Crie, ou saigne, rude voix !  
— Déjà le sang y grelotte.

MARSYAS retombe et pend  
A son gibet verdoyant.

## X

PÉGASE ? — il descend chercher  
Un homme avec qui jouer.

XI

Evohé ! les dieux renversent  
Leurs outres, leurs vérités :  
Buvons au ciel enflammé  
La miraculeuse averse !

Et BACCHUS beau comme un loup  
Bondit au milieu de nous.

XII

Toi qu'une gerbe de blé  
Représente secourable,  
Aux champs plus beaux que des tables  
Dispose tes biens dorés.

CÉRÈS cuit le pain d'un sage  
Qu'elle a fait à son image.

XIII

PROMÉTHÉE en souriant  
Parle et vit baigné de sang.

XIV

Plus fidèle que la vie  
Que fais-tu dans ma maison.  
— Ne dis rien, tu as raison,  
Nourris-toi de poésie.

— Il n'est pas bien de toucher  
Au silence de PSYCHÉ.

L'âme est le lieu de la vie  
 Et le corps est le lieu de la mort  
 L'âme est le lieu de la vie  
 Et le corps est le lieu de la mort  
 L'âme est le lieu de la vie  
 Et le corps est le lieu de la mort  
 L'âme est le lieu de la vie  
 Et le corps est le lieu de la mort

L'âme est le lieu de la vie  
 Et le corps est le lieu de la mort  
 L'âme est le lieu de la vie  
 Et le corps est le lieu de la mort  
 L'âme est le lieu de la vie  
 Et le corps est le lieu de la mort  
 L'âme est le lieu de la vie  
 Et le corps est le lieu de la mort

L'âme est le lieu de la vie  
 Et le corps est le lieu de la mort  
 L'âme est le lieu de la vie  
 Et le corps est le lieu de la mort  
 L'âme est le lieu de la vie  
 Et le corps est le lieu de la mort  
 L'âme est le lieu de la vie  
 Et le corps est le lieu de la mort

L'âme est le lieu de la vie  
 Et le corps est le lieu de la mort  
 L'âme est le lieu de la vie  
 Et le corps est le lieu de la mort  
 L'âme est le lieu de la vie  
 Et le corps est le lieu de la mort  
 L'âme est le lieu de la vie  
 Et le corps est le lieu de la mort

## Construction

Sortons. J'ai entendu des Dryades profondes,  
Lamentantes redire aux hommes de l'été  
(Comme de grandes eaux amoureuses qui grondent)  
Quel amour il faudrait à leur avidité.

Est-ce vous sur ce banc ma Muse vagabonde,  
Coudes au corps, les mains ouvertes, l'air brisé?  
Je garde aux dents le goût de vos fourrures blondes,  
Je me noue à vos bras, lierre, dieu naufragé.

Bruxelles réjouit d'un amour tendre et terne  
Ses faubourgs bourdonnants ainsi que des citernes.  
Moi je me crée une Eve avec solennité.

Cette épouse est debout et mes lampes s'enflamment !  
Viens, toi que forme seule entre toutes les femmes  
L'équilibre sans fin d'un poème achevé.

# Construction

Il faut d'abord se procurer  
les matériaux nécessaires à la  
construction de la maison et  
de la cour.

Il est important de choisir  
un terrain plat et bien exposé  
au soleil. La cour doit être  
bien drainée.

Il est également important  
de choisir des matériaux  
de qualité et de bien les  
mettre en œuvre.

Il est enfin important  
de bien surveiller la  
construction et de la  
faire terminer à temps.

*A ce travail passe une vie  
Mais je cherche de rue en rue  
Le beau et clair et vieux visage  
D'une amitié pleine de ruses...*

O.-J. P.

#### IV

It is a very common error to suppose  
that the number of the page is the  
same as that of the volume. It is  
not so. The number of the page is  
the number of the volume.

VI

## L'école de l'amitié

Veux-tu apprendre à sourire ?

— Moi je sonne de la lyre

Là où, comme des lauriers,

D'un réverbère mouillé

Se détache la lumière

Et la dépouille légère

De maint périssable été

— Sous le souffle de Daphné

Que dissimulent les branches

D'une aurore toute blanche.

— Moi je sonne de la lyre,

Veux-tu apprendre à sourire ?

— Ami Jean, oui, mon aîné,

Enseigne-moi l'amitié.

(Je tiens son coude docile,

L'aile d'un ange plumé.

Comme il est maigre et léger !

Que parler est difficile.)

— Sourit-on les yeux fermés ?

Les doigts, les genoux serrés ?

N'est-ce pas une souffrance ?

Un sourire est-il pieux ?

Dénouerais-je mes cheveux ?

— Non. Mais garde le silence.

Viens connaître la blessure

Des hommes, le cri d'orgueil

Même d'un amour en deuil,  
Le cœur noir de la Nature,  
Et au fond de nos cercueils  
Dieu qui s'ouvre comme un œil.

Mais elle : — Brise ta lyre,  
Ces chants sont d'un écolier.  
Tu n'as pas désespéré,  
Comment saurais-tu sourire?

## Petite fable

Au hasard de l'Océan  
D'une dune et de la digue :  
Un poète, sa fatigue,  
Une fille sans argent.

Que chanter? Le sable oblique  
Sa moisson d'algues, flottant  
Sur les dunes, sur la digue,  
Et mêlée à l'Océan.

Rien! ni rire! d'attrayant  
Pour ces voyageurs lyriques  
Tous acteurs et tout public,  
Fille, poète, et leurs chants  
— Qu'on les donne à l'Océan.

Index

As the title of this  
book is so long  
the page is long  
the line is long  
the chapter is long  
the section is long  
the part is long  
the volume is long  
the page is long  
the line is long  
the chapter is long  
the section is long  
the part is long  
the volume is long  
the page is long  
the line is long  
the chapter is long  
the section is long  
the part is long  
the volume is long

# Roman pour tous les jours

## I

Bonjour Marie : la danse tourne  
Sur un parquet silencieux.  
Pour me donner tes lourdes lèvres  
Relève ces petits cheveux.

(Servante de mes poésies,  
Aussi agréable que l'air,  
Si ta beauté est incertaine  
Il ne faut pas en avoir l'air.)

## II

Dactylographe ma payse  
Bruxelloise au cœur familial,  
Pour me plaire il faudra quitter  
Ce chapeau garni de cerises.

Verse dans ton verre mon vin  
(Ton verre, comme un lys gelé)  
Bois le sang du lys, cet automne,  
Les bruits du bal et mes baisers.

## III

Oui, tu es une sainte en croix  
Marie aux dents fortes et pures;  
J'ai vu, j'ai vu tes pauvres mains  
Sous le plaisir où tu murmures.

Cette rue est à nous où crie  
Une haute nuit tourmentée;  
Tu es prise dans mes chansons  
Et par le gaz auréolée.

## IV

Tout pénétrés de joie ou d'ombre  
 Ah ! nous sommes un arbre étrange.  
 Ces fruits profonds de sang et d'eau  
 Désaltèrent aussi les anges.

Moi le bonheur, la violence,  
 Toutes les sèves de l'amour ;  
 Toi, le silence, le désir,  
 Notre feuillage unique et sourd.

## V

Balançons-nous dans les rayons  
 De la lune, d'octobre calme.  
 Mes caresses ont moissonné  
 Tes bouquets immenses de palmes.

Ne dis plus rien mais au revoir !  
 Vivent les sommeils de ma ville,  
 Et vous, anges, chasseurs de joie  
 Enchanterez ce corps tranquille.

## Trois billets à trois amis

### I. — DÉDICACE

*A R. De G.*

Rien — qu'un paysage pris  
Page vide, pure estampe,  
Entre tes yeux et la lampe  
Seule à lui donner du prix,

Rien qu'un déchirant esprit  
De neige et de solitude,  
Mes chants que tu as surpris  
Par une amicale étude,

Ces feux ! qui devaient dorer  
L'aile de ma poésie,  
Cendres ne lui ont laissé  
Que les ombres de sa vie,

Rien ! mais tout à commencer  
Sous les rires de Janvier.

## II. — INVITATION

*A Max H. P.*

Froide vie en désordre  
Comme une forêt  
Obéissons à l'ordre  
Du cher cabaret

Dont notre frère épuise  
Les vives liqueurs.  
Là le sage vous prise,  
Pipes de couleurs.

— Bonjour, c'est l'hiver.  
— Echangeons, cher poète,  
Tes chagrins, mes vers.

— Buvons du café ;  
Tu vois : c'est une fête.  
— Moquons-nous du passé.

### III. — CONFESSION

*A R. Gr.*

Ange rude et malin, mon doux ange anarchiste,  
Qui te penches la nuit sur des textes amers,  
Il faut te dire enfin que mes frères résistent  
Au pacifique espoir qui passe dans mes vers.

Je ne veux plus sourire à ces hommes sans ailes :  
Marchons avec prudence, ange, parlons plus bas.  
Ton frère le poète est triste et infidèle,  
Il chante — et il étouffe un enfant dans ses bras.

Hélas ! j'ai trop connu mon enfant ! cette vie  
Maigre, toute glacée, est ma poésie ?  
Ne saurais-je arracher autre chose de moi ?

Où aller ? Je ne puis me taire, suis-je un sage ?  
— Mais ayant désiré des flots et des voyages,  
Je cours, je vois la mer ! — Je ne m'embarque pas.



## Les yeux clairs

Et me plaindrais-je longtemps  
Sur les genoux de la Muse?  
O honte ! ma lyre chante  
Quand on pleure dans ses cordes.

Gloire, bel arbre stérile,  
Un poète prend sa hache,  
Il t'abat dans son jardin.  
Tu y fais un feu superbe !

— Que j'ai inventé de rêves  
Pour ne pas aimer mon corps...  
C'est l'heure de parler clair,  
Les oiseaux me l'ont appris :

Je regarde dans vos yeux  
Tout un dessin de ma vie,  
Ah !

Si simple et si léger  
Qu'il me donne le vertige...

## Les yeux clairs

Et me plaignais je longtemps  
Sur les genoux de ta mère,  
O honte ! un jour dants  
Quand on pleure dans ses cordes

Clair, bel air si simple  
Un cœur grand et facile  
Il est dans son jardin  
Tu y fais un peu de bien

— Que j'ai inventé de réver  
Pour ne pas aimer mon corps  
C'est l'honneur de garder clair  
Les oiseaux me l'ont appris

Je regarde dans vos yeux  
Tout un monde de ma vie  
Ah !

Si simple et si léger  
Qu'il me donne le vertige...

## La victoire

L'œil terrible d'un dieu s'est ouvert à mon front :  
Que je vois bien la vie au fond de ma blessure !  
Et comme un loup marqué de honteuses morsures,  
Je porte, clair regard, le faix de tes rayons.

— J'ai cherché ma patrie avec sincérité  
Dans ses villes, son ciel, ses champs et ses navires.  
— Mais rien ne vaut la chambre où je fais de ma lyre  
Le silence pleuvoir avec limpidité.

FIN

DE NOTRE MÈRE LA VILLE

*A Bruxelles et en Flandre  
Décembre 1920 - Mars 1922*

La victoire

L'œil terrible d'un dieu s'est ouvert à son front :  
 Que se voit bien la vie au fond de ses cœurs !  
 Et comme au long tunnel de l'humanité humaine  
 Le port, d'un regard, se fait de ses regards  
 — [ se changeant au point avec accablés  
 Dans ses vides son ciel, ses champs et ses terres  
 — Mais rien ne voit le chemin ou le fait de son jour  
 Le silence pleurant avec impudé.

FIN

DE NOTRE MÈRE LA VILLE

A l'éditeur et au lecteur  
 Janvier 1900 - Paris 1900

# TABLE

## I

	Pages
Dédicace du poète à ses amis . . . . .	7
La source . . . . .	13
Chute . . . . .	15
Les poètes sont en paix . . . . .	17
Le sage humilié . . . . .	19
J'ai bu du rhum . . . . .	21
Mon corps . . . . .	23
Art poétique . . . . .	25
Découverte de l'évidence . . . . .	27

## II

Cantique de l'enfant prodigue . . . . .	31
Désastre . . . . .	33
Mort d'un dieu . . . . .	35
Connaissance de l'ivresse . . . . .	37
Sarah . . . . .	39
Guérison . . . . .	41
Le retour de la Muse . . . . .	43
Mon pays . . . . .	45
Equilibre . . . . .	47

## III

Le chant de la pluie . . . . .	51
Le chant des Rues . . . . .	53
Indulgence des Parques . . . . .	55
Les dieux dans la Ville . . . . .	57
Déclaration du fantassin . . . . .	59
Les Saisons de Bruxelles . . . . .	61
Ruine . . . . .	61
Avalanche . . . . .	61
Sieste . . . . .	61
Santé . . . . .	62
Quatorze petits airs pour un cortège païen . . . . .	63
Construction . . . . .	67

IV

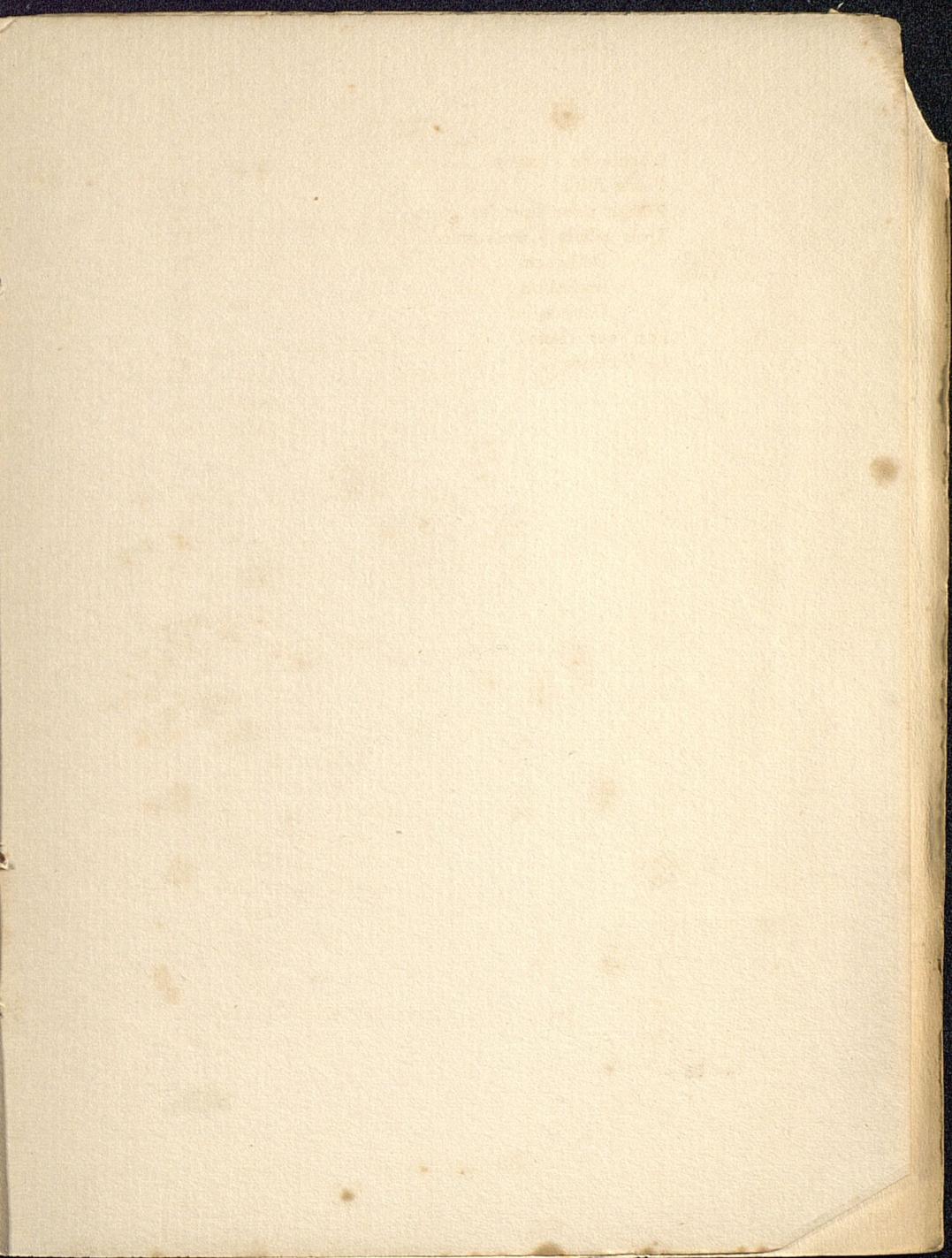
L'école de l'amitié. . . . .	71
Petite fable . . . . .	73
Roman pour tous les jours . . . . .	75
Trois billets à trois amis . . . . .	77
Dédicace. . . . .	77
Invitation . . . . .	78
Confession . . . . .	79
Les yeux clairs. . . . .	81
La Victoire . . . . .	83

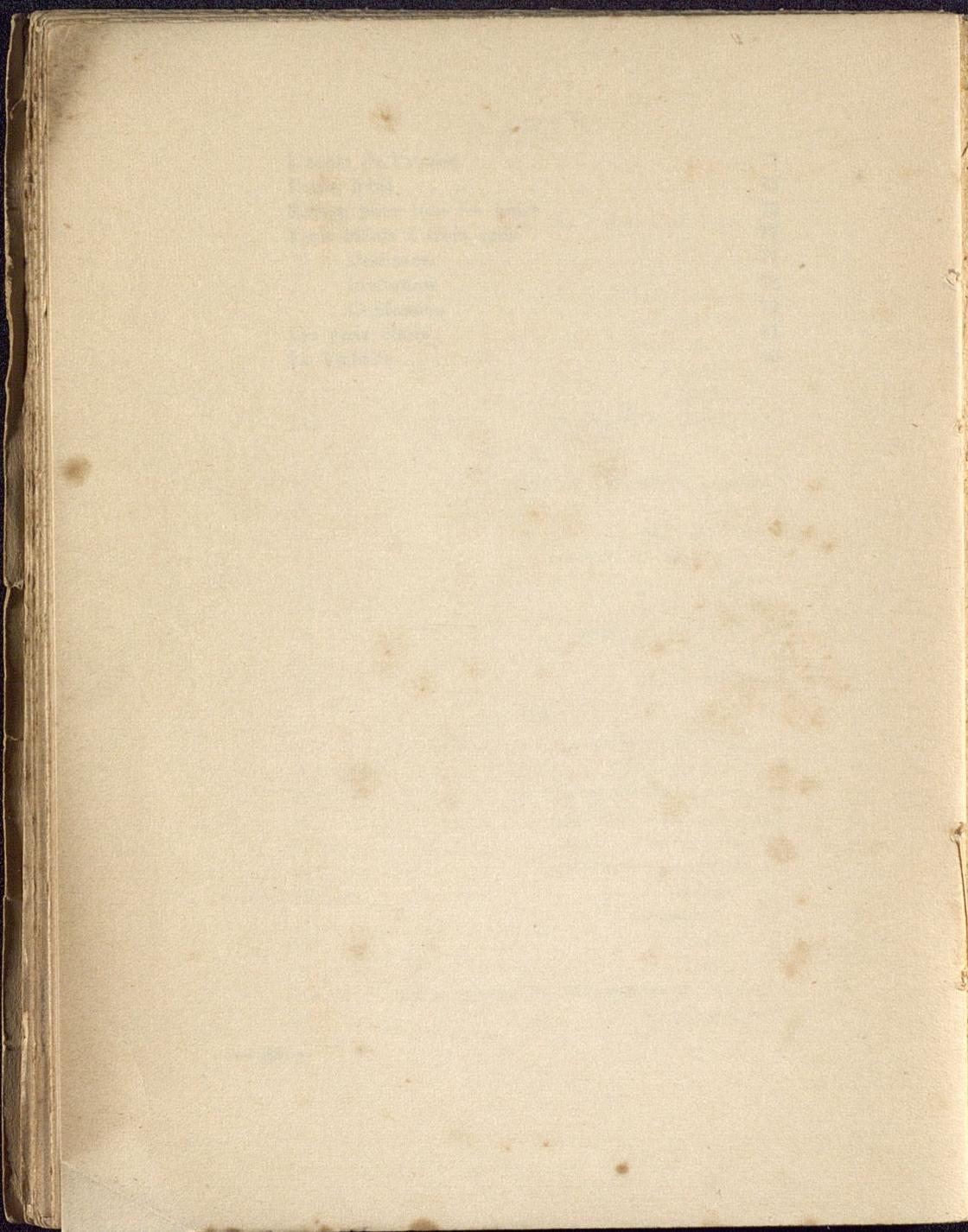
II

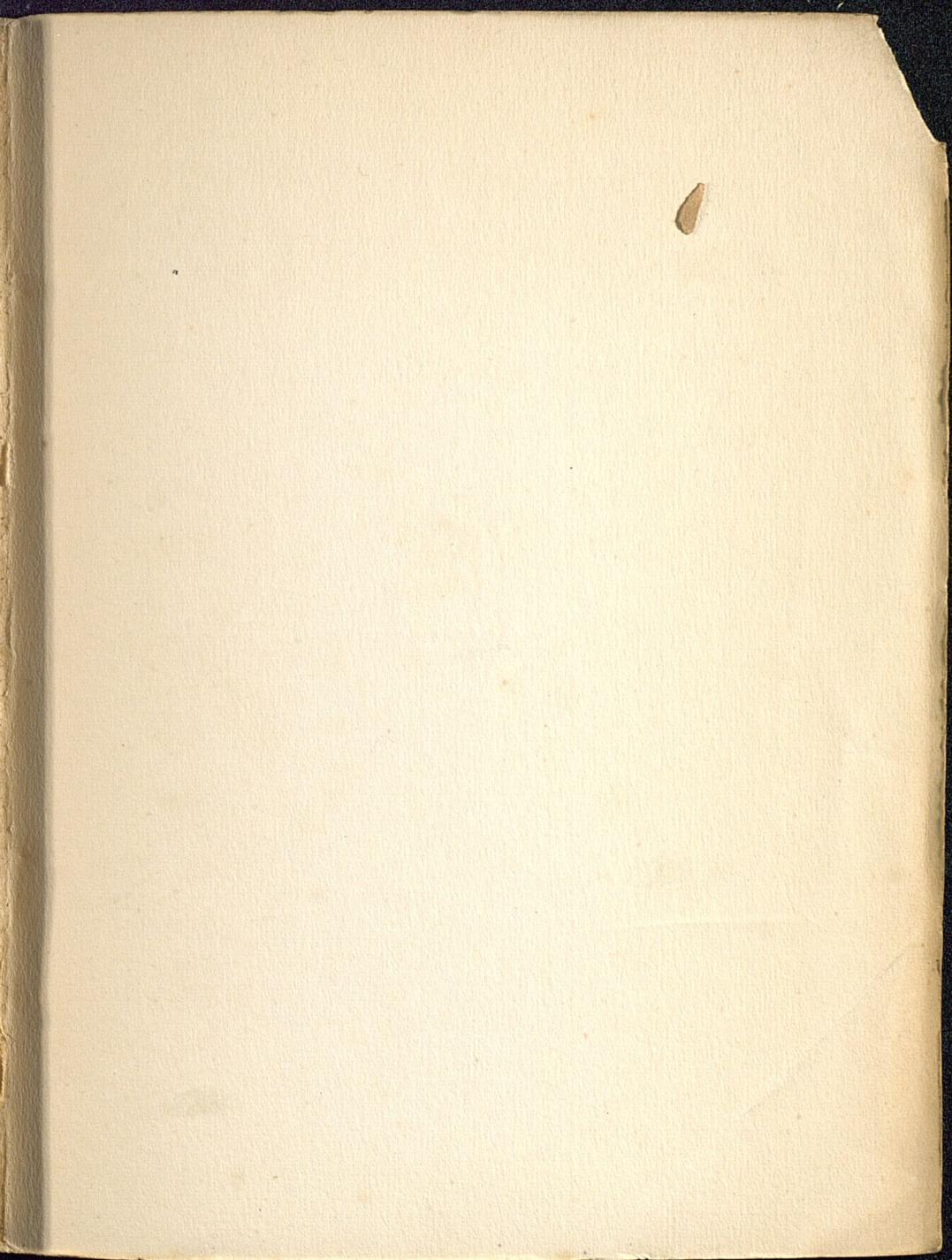
Contes de l'enfant prodige	31
Dessins	32
Moi et les autres	33
Connaissance de l'homme	37
Sagesse	38
Général	41
Le retour de la France	43
Mon pays	45
Épigrammes	47

III

Le chant de la pluie	51
Le chant des fleurs	53
Intelligence des Français	55
Les fleurs dans la Ville	57
Intelligence du Français	59
Les Saisons de Bruxelles	61
Printemps	61
Automne	61
Hiver	61
Été	63
Quelques poésies pour un certain pays	65
Construction	67









4, RUE DE BERLAIMONT